

Effondrement du corps propre

Laura Brunet

Le 17 mars 2020, commence le confinement, commence la maladie. À vrai dire, elle était là depuis quelques temps déjà, attendant le moment propice pour se saisir de mon corps. Un matin, les dernières digues qui résistaient encore s'effondrèrent et je cédai sous mon propre poids.

Me voilà réduite à l'immobilité dans un corps incapable et voici que l'idée d'une spatialité du corps propre devient insupportable. Le corps propre, « ici absolu », « installation des premières coordonnées » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*) devient un ici intolérable. Il apparaît que je suis indéniablement, malheureusement, mon corps. Je suis un corps qui habite l'espace. Merleau-Ponty éclaire à merveille le fait que le mouvement, et par suite, mon corps en mouvement « ne se contente pas de subir l'espace et le temps, il les assume activement, il les reprend dans leur signification originelle qui s'efface dans la banalité des situations acquises » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*). Mais voici que tout s'éclaire. La maladie n'a rien de la banalité des situations acquises. Le corps, et l'espace qui l'habitent, n'ont plus rien d'évident, n'ont plus rien de donné. Si le mouvement assume activement temps et espace, s'il les reprend dans leur signification originelle, quelle est l'expérience du corps contraint par la douleur et la faiblesse à l'immobilité ? L'immobilité du corps est alors l'occasion de subir passivement temps et espace. Le corps malade n'habite plus l'espace, il n'y projette plus sa capacité d'action, il n'est plus une « puissance motrice » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*), il n'est plus en adéquation de signification avec temps et espace : être immobile, c'est à la fois être détaché du temps et de l'espace, comme exclu des cadres principaux de l'existence, et être écrasé par le passage du temps et englouti par la présence de l'espace.

Les mouvements nécessaires à la survie de ce corps affaibli n'ont alors plus rien d'une projection de puissance d'une « intentionnalité motrice »¹. Bouger dans l'espace, étendre son corps dans le mouvement, saisir un verre, lever la main vers son visage, respirer, c'est attiser la souffrance et réveiller la douleur. La douleur est la réponse du corps à tout mouvement, c'est la réponse du corps à l'obstacle démesuré qu'est l'espace. Tout serait moins douloureux si je pouvais rester en moi, ne jamais déployer ce corps dans l'espace. D'autant que je ne parviens jamais à m'y déployer pleinement : la douleur rappelle mon intentionnalité à l'intérieur, mon corps est arraché à l'espace habitable du dehors, il le ramène à lui, à son lieu, enveloppe immobile du corps propre. La douleur est un rappel impérieux de mon intentionnalité à l'intérieur, à l'espace exigü et divisé de mon corps lui-même. Le corps malade perd alors toute unité. Il se fragmente et c'est comme si ses parties étaient juxtaposées, contrairement à l'expérience normale décrite par Merleau-Ponty. En devenant réfléchi, difficile, en perdant toute évidence et tout aspect synthétique, en se

¹ Bellour, notice de *La Nuit Remue*, CO1, Pléiade, p. 1172-1173.

décomposant en une suite de gestes pénibles et hachés, en n'assumant plus l'espace mais en subissant l'étendue, le mouvement se fait manifestation (et sans doute seule manifestation possible autre que l'immobilité), d'un « corps comme une masse amorphe dans laquelle seul le mouvement effectif [et ajoutons ici la douleur] introduit des divisions et des articulations. »* Amorphe de son impuissance et de son engourdissement fiévreux, le corps malade est pourtant incroyablement divisé en cas de douleurs lancinantes ou de mouvements épuisants : alors que certaines parties restent endormies, sourdes et insensibles, d'autres, insupportablement présentes, juxtaposées aux précédentes, se font le lieu d'une formidable énergie. Ce corps désarticulé ne connaît alors plus rien de la spatialité du corps propre, sinon cette assignation à un ici intolérable : il n'habite plus l'espace mais le subit, il ne connaît plus l'unité spatiale du corps vécu mais est soumis à l'ordre de la juxtaposition et de l'extériorité de la chose au sein même de son intériorité de sentant.

Mais alors, cette incapacité à l'espace du dehors apparaît comme conséquence du déploiement de l'être dans l'espace du dedans. La violence putride qui se joue à l'intérieur resserre l'être sur lui-même et je suis alors plus ouverte à l'espace du dedans qu'à l'espace du dehors, isolée de l'espace dans mon propre espace, enfermée dans ce corps qui, nous l'avons vu, « est lui-même un espace qui se parcourt et se décompose »². Ainsi c'est en « circulant dans mon corps maudit » (Michaux, « Saint », *LNR*), que je découvre le lieu de la lutte de la chair, lutte très bruyante, si bruyante qu'on entendait « ce bruit, ce rythme net et multiple » (Michaux, « Au lit », *LNR*) à l'extérieur même du corps, au-delà de ses frontières. La violence infectieuse se déchaîne dans l'espace putride et l'enveloppe de ce corps, sa partie extérieure, exposée, nue et faible, s'effondre sur elle-même, tombe en ruine sur l'espace intérieur. On comprend mieux la difficulté du corps à se projeter au-dehors : il plonge dans l'espace du dedans. Carcasse creuse dévorante, la lutte de l'espace intérieur ronge le corps de l'existante. C'est comme si je n'étais plus ouverte à l'espace mais que j'étais moi-même espace dans l'espace : minuscule dans l'espace incommensurable, incontrôlable, inexplorable, qui m'entoure et m'isole, dans un vide toujours plus petit, toujours plus resserré, et pourtant inhabitable. Et je suis là, point d'origine d'un espace souverain et grandiose qui accable mon corps inerte, comme ouverte sur un intérieur creux, « tout le corps lui-même comme une vaste plaie immonde » (Lautréamont, *Maldoror*, Chant II), espace dynamique et parcouru, milieu d'une lutte violente et permanente, telle que toute la structure s'écroule sur elle-même, telle que tout mon corps s'effondre. C'est là, au croisement du corps propre ouvert à l'espace extérieur, grandiose et inaccessible, et de la chair abritant l'espace intérieur, violent, origine d'un effondrement, que se situe mon ici absolu, toujours plus écrasé, toujours plus effondré. Ainsi, la maladie est l'occasion de se comprendre comme à la fois douloureusement ouvert au contact de l'espace de l'extérieur et lieu abritant l'espace de l'intérieur, absolument dans l'espace et moi-même un espace, enveloppant et enveloppé, dedans et dehors.

² *Ibid.*